

Hannibal ou l'anti-histoire

Pour Emiliana et Matteo

« Chaque histoire s'accompagne d'un nombre indéterminé d'anti-histoires dont chacune est complémentaire des autres. » Claude Lévi-Strauss

Hannibal est le fils de Hamilcar Barca qui est né deux siècles avant Jésus. Hannibal a vécu pendant une période où régnait une grande tension autour de la Méditerranée, pendant la période où Rome imposait son pouvoir à tous ses voisins. Son nom est demeuré dans l'histoire comme un stratège hors pair après avoir franchi les Pyrénées et les Alpes avec une armée dans laquelle il avait incorporé des éléphants. Il occupa la majeure partie de l'Italie après les victoires de Trebbia, Trasimène et Cannae. Après une série de défaites contre les Romains, se suicida après avoir été trahi. Dans le monde moderne, on a comparé son génie militaire à ceux de Napoléon et de Wellington. Pourquoi un jeune artiste italien choisirait un personnage tel Hannibal, un Africain, puisque Carthage appartient à la Tunisie, pour retracer, plus de deux millénaires plus tard, son épopée ? En quoi la figure de ce personnage entrée dans la légende pouvait-elle servir le propos d'un jeune Européen issu d'une école d'art milanaise ? La réponse se trouve dans la biographie de Marco Colombaioni. Même s'il faut revenir un moment sur le jour douloureux où le jeune artiste nous a quittés, il me semble important de revenir un temps sur l'articulation du drame : pour en résumer la survenue, il n'est qu'un mot qui me vient à l'esprit : don de soi. Et dans ce don de soi, on peut percevoir la colère et la révolte d'un être auquel toute injustice est insupportable. Dans cette attitude, non pas héroïque, comme cela a été écrit ici ou là, mais humaniste, réside une volonté puissante de refuser la fatalité et de croire que l'être humain est responsable de son destin et de ses choix.

C'est dans ce même objectif qu'il s'est attelé, dans son œuvre, à élaborer, selon les termes de Lévi-Strauss, une anti-histoire. Une histoire qui ne correspondrait pas, selon le mot célèbre, à celle du vainqueur. En s'attachant à dépeindre l'épopée d'Hannibal, homme militaire qui a préféré le suicide à une vie de soumission, Colombaioni va jusqu'à remettre en question la notion même de vainqueur. L'Occident, qui selon Jean-Paul Sartre dans son Orphée

Noir, a érigé sa pensée en vérité absolue, a refusé, pendant des siècles, de supporter une quelconque contradiction. Attitude qui se retrouve dans les mots de Hegel lorsqu'il affirme en 1830 que l'Afrique est un continent a-historique. Dans cette volonté de renvoyer le continent africain à la lisière de l'humanité, il y a un procédé idéologique de domination clairement énoncé. En choisissant un Carthaginois, qui a fait trembler en son temps la puissance absolue de l'empire romain, l'artiste convoque des figures légendaires telles celle de Ménélik, empereur éthiopien qui défit l'armée italienne, le Haïtien Toussaint L'Ouverture qui s'apposa victorieusement aux armées napoléoniennes ou même, plus proche de nous, Nelson Mandela, qui par sa posture, est parvenu à faire plier le régime inique de l'apartheid. Ainsi, il faut voir, dans le choix d'Hannibal, un personnage métaphorique qui en contient bien d'autres.

Dans le traitement choisi par Colombaioni, volontairement empreint d'un réalisme que l'on pourrait qualifier de romantique, il est trop axes symboliques sur les quels il importe de revenir plus longuement : la figure arrogante du chasseur devant son trophée, illustrant le pathétique orgueil affiché par l'homme (en cette occurrence européen) qui tire son plaisir de cette toute puissance que lui procure son fusil et lui donne droit de vie et de mort sur toute vie ; cette image dans laquelle apparaissent un nègre et deux soldats romains, liés par l'improbable fraternité que leur procure l'irruption soudaine d'un éléphant dans leur champ de vision ; et, finalement, l'éléphant lui-même. L'éléphant, c'est la matérialisation de cette anti-histoire à laquelle je faisais référence. C'est la mise en scène de la contradiction fondamentale au cœur d'un monde qui se croyait maître des choses. La force brute de l'animal, opposée aux constructions sophistiquées de Rome, le contraste entre ce mastodonte, roi des savanes africaines et indiennes avec les sommets enneigés des Alpes, l'irruption du *sauvage* au cœur de la *civilisation*. Avec ces oppositions constantes, ces mises en abîme expression et clairement signifiées, Colombaioni nous force à observer avec un œil purifié des idées reçues et des fausses évidences, ce que l'écrivain noir-américain a nommé l'évidence des choses que l'on ne voit pas. C'est le paradoxe hégélien du maître et de l'esclave qui se joue sous nos yeux et dont les échos, même si l'histoire illustrée par l'artiste semble très loin de nous, résonnent avec leur pleine puissance dans un monde contemporain où la réflexion sur l'altérité reste à mener.

Il n'est, enfin, pas inintéressant que la première exposition dédiée à ce travail, se tienne dans un muséum d'histoire naturelle, parce que la neutralité de cet espace *a priori* sans idéologie, puisque l'histoire dont elle traite n'est pas celle des guerres et des conquêtes, nous permet de mieux voir et de mieux comprendre.

Simon Njami